

La liberté face aux régimes totalitaires :

Est-il possible de retrouver la liberté dans une société dans laquelle elle a été supprimée ? Comment éviter de la perdre dans un premier temps ? Il s'agit là de deux questions qu'il est intéressant de se poser. Pendant de nombreuses années, et notamment au début des années 2000, les progrès économiques qui ont traversé le monde ont fait croire à l'inconscient collectif que l'avenir rimerait avec une multiplication du nombre de démocraties tout autour du globe. L'échec du printemps arabe, l'échec de la révolte de Hong-Kong, ainsi que la menace plus récente qui plane sur Taiwan, montrent qu'en réalité, les régimes totalitaires ont conservé leur résilience face au changement.

Dans un premier temps, une réponse à la première problématique sera apportée grâce à un regard sur l'œuvre d'art *1984* de George Orwell. Un siècle avant la naissance de l'auteur anglais, les démocraties se répandent en Europe. À l'aube du XVI^e siècle, la révolution française place des valeurs républicaines et humanistes au centre d'un mouvement, qui voit la monarchie française perdre pied. La très célèbre Déclaration des droits de l'Homme défend la liberté d'expression avec son article 10 : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la Loi ». Cet article établit que la contestation du pouvoir en place est possible. Cette liberté va de pair avec le droit à l'autodétermination des peuples, c'est-à-dire le droit pour chaque population de choisir ses propres dirigeants. Ces deux droits apparus respectivement avant et après *1984*, sont indispensables à la démocratie.

Les deux libertés mentionnées plus haut n'existent plus dans le monde de *1984*. Son auteur, George Orwell, développe une aversion pour l'impérialisme pendant sa jeunesse. Il passe une partie de sa vingtaine au Birman, où il exerce dans l'armée en tant que sergent. La violence envers la population locale le pousse à faire une croix sur son uniforme au bout de quelques années seulement. Plus tard, en 1936, il rejoint les milices républicaines pour lutter contre la tyrannie de Franco. George Orwell côtoie donc et l'impérialisme et les régimes totalitaires de près.

Cela se ressent à la lecture de *1984*. Il s'agit d'un roman d'anticipation écrit en 1948. C'est un roman pessimiste qui souhaite alerter face à la menace et à un retour possible régimes totalitaires, après la Seconde guerre mondiale. Les derniers chiffres de l'année 1948 sont renversés pour devenir 1984. Dans le roman, des guerres nucléaires ont coupé le monde en trois : avec l'Estasia, l'Eurasie, et l'Océanie. En Angleterre, situé en Océanie, il existe deux factions. Il y a d'un côté le Parti Unique qui dirige le pays d'une main de fer, et de l'autre la

Fraternité, une entité au statut légendaire, censée être destinée à faire vaciller le Parti. Winston, le protagoniste, travaille au ministère de la vérité. Il y fait la rencontre de Julia. Une histoire d'amour naîtra entre les deux. Elle le convaincra du bien-fondé d'une révolution. Ils tenteront alors de rejoindre la Fraternité grâce à leur supérieur hiérarchique O'Brien, qui les trahira et les dénoncera au Parti.

Plusieurs passages du livre permettent de dégager les principaux traits qu'Orwell attribue aux régimes totalitaires. Au début du livre : « Son appartement était au septième. Winston, qui avait trente-neuf ans et souffrait d'un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, montait lentement. Il s'arrêta plusieurs fois en chemin pour se reposer. À chaque palier, sur une affiche collée au mur, face à la cage de l'ascenseur, l'énorme visage vous fixait du regard. C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe. Une légende, sous le portrait, disait : **BIG BROTHER VOUS REGARDE.** » l'on a un exemple de propagande. Pour l'incarner, une figure paternaliste et omniprésente, une figure à la fois rassurante et intimidante : Big Brother. Tous les régimes totalitaires, de la Russie de Staline à la Chine de Xi Jinping, possèdent un dirigeant charismatique, considérée comme un véritable guide de la société. Il en est de même pour l'Océanie.

À la page 13, il est question d'un télécran : « Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé. » il est fait mention d'une absence totale de vie privée. La technologie est utilisée à des fins intrusives. Il est ici question de l'obsession qu'ont les régimes totalitaires avec un contrôle total de ses citoyens, une préoccupation qui s'explique par le fait que la moindre contestation constitue pour chacun de ces régimes une menace existentielle.

Un troisième passage situé à la page 21, introduit le lecteur à la « police de la pensée ». Elle est à la fois omniprésente et invisible. C'est d'ailleurs ce qui fait d'elle une telle menace pour les citoyens d'Océanie. Elle enlève les personnes qui sont jugées comme étant dangereuses par le Parti. Syme, un employé au ministère de la vérité, est critique des méthodes du Parti. La novlangue, qui vise à neutraliser les citoyens en liant leurs langues, lui déplait à certains égards. Il déclare ainsi à Winston : « Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer ». La réponse de la police de la Pensée sera de le faire disparaître. Cette force armée fictive rappelle la police des mœurs en Iran, belle et bien réelle, et récemment responsable d'exactions sur des citoyens iraniens.

Dans le chapitre 6 de la première partie, le narrateur explique que les mariages sont arrangés pour permettre l'avancement des uns et des autres dans le Parti. Dans l'univers de *1984*, l'amour n'existe plus car l'individu est insignifiant face à l'entité qui souhaite occuper tous les pans de sa vie, l'unique parti politique d'Océanie.

Winston écrira dans son journal intime, grâce auquel le lecteur peut suivre de près l'évolution du personnage, que la liberté est de pouvoir « écrire que deux et deux font quatre ». O'Brien, après les avoir démasqués lui et Julia, lui fera subir d'atroces séances de torture. Lors de l'une d'elles, Winston peine à faire cesser les sévices corporels qui lui sont infligés, car il n'arrive pas saisir ce que son supérieur, qui joue le rôle de tortionnaire dans cette scène, attend de lui. O'Brien lui montre quatre doigts, et lui demande de les compter. À plusieurs reprises, il répond « quatre ! », avant de finalement comprendre que la réponse qu'attend O'Brien est cinq. La pensée unique, centrale à tous les régimes totalitaires, ne laisse aucune place à la vérité. Elle abrutit ses citoyens. Elle est l'emblème d'une société où la priorité première est de s'aligner avec le parti.

À la fin du livre, une scène de liesse à laquelle participe Winston, se clôt sur les mots suivants « La lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother ». À ce niveau du récit, Winston et Julia se sont délaissés l'un l'autre pour faire cesser la torture dans un premier temps, et parce qu'ils sont maintenant convaincus du bien-fondé d'une société froide et sans amour, guidée par une pensée unique, dans un second temps.

Avec *1984*, Orwell souhaite montrer aux lecteurs qu'il est trop tard car extrêmement difficile, de regagner sa liberté dans une société totalitaire, une fois qu'on l'a perdue. L'auteur se contente donc d'énumérer les traits qui permettent de reconnaître un régime comme étant anti-démocratique. Il ne souhaite pas inspirer une révolution, mais plutôt rendre le lecteur capable de reconnaître les signes avant-coureurs d'une société qui court à sa perte. *1984* ne cherche pas à prédire l'avenir, mais plutôt à donner à ses lecteurs des clés qui permettent à celui-ci, de s'assurer qu'il sera radieux, et éloigné de la réalité dystopique du roman.

Pour répondre à la seconde problématique, il est nécessaire de jeter un œil à l'œuvre *surveillance camera*, une sculpture datant de 2010, que l'on doit à l'artiste chinois Ai Weiwei. Celui-ci grandit dans des camps de travail dans les années 60. Mao Zedong souhaite à l'époque purger le parti communiste de tous ses ennemis. Cette purge entraîne la mort de nombreuses personnes, et l'internement dans des camps de travail de nombreuses autres. Parmi elles, les intellectuels Weiwei, parents de l'artiste. De 1995 à 2003, Ai Weiwei se photographie en train de faire un doigt d'honneur à différents bâtiments emblématiques du soft-power de plusieurs

pays, dont la Chine. En 2008, il milite pour faire connaître le véritable bilan humain du séisme de Sichuan, qui ébranle une région, et, à cause de malfaçons dans plusieurs bâtiments publics, cause de nombreux morts. Les provocations de plus en plus audacieuses de Weiwei provoquent son arrestation, et sa détention pendant plusieurs mois en 2011. Il lui faudra plus tard quitter le pays, dans la mesure où celui-ci, après l'élection de Xi Jinping, durcit son attitude face à ceux qui osent entacher le roman national.

Surveillance Camera date de 2011. C'est une sculpture de marbre, qui représente comme son nom l'indique un système de surveillance. La sculpture fait écho à l'apparition de systèmes similaires en Chine, qui traquent les moindres faits et gestes de ses citoyens. C'est de plus une critique plus large des gouvernements à travers le monde, qui pour des raisons de sécurité plus ou moins légitimes, multiplient ces petits appendices de métal sur les bâtiments publics et les lampadaires, pour pouvoir garder un œil sur leurs populations. Enfin, l'on peut dire que c'est une critique des Occidentaux, très enclins à pointer du doigt les dérives totalitaires à l'étranger, et souvent incapables de repérer ces mêmes dérives au sein des frontières des pays qui sont les leurs.

Dans son documentaire *Big Brother Watches Me*, Ai Weiwei prouve sans le vouloir la visée d'Orwell. Pendant plus d'une heure, une caméra le suit dans sa bataille judiciaire en Chine en 2011. Le documentaire exemplifie l'impossibilité de faire entendre la moindre critique à l'égard d'un régime chinois qui paraît inébranlable.

Orwell explique dans *1984* que les régimes totalitaires créent des sociétés stériles, produisant un climat social qui rend quasiment impossible la révolution. Ai Weiwei nous montre quant à lui qu'il est sage de savoir repérer le danger avant qu'il ne soit trop tard avec sa sculpture. En clair, le totalitarisme est un mal qu'il faut arrêter bien avant de se retrouver dans la situation de Winston, un homme plein de bonnes convictions, qui reste cependant incapable de se dresser assez haut pour pouvoir renverser le gouvernement qui l'opprime lui et ses compatriotes. Comme le montre *1984*, qui a lieu en Angleterre, et comme le suggère la sculpture de Weiwei, le totalitarisme peut exister partout. Il revient donc aux citoyens de se montrer vigilants.